

Michel Pablo

Qu'est-ce qu'être marxiste révolutionnaire aujourd'hui ?

Novembre-Décembre 1988

Source : *Sous le drapeau du socialisme* de la Tendance marxiste-révolutionnaire internationale (TMRI), n° 108-109, novembre-décembre 1988.

Que signifie être aujourd'hui un marxiste révolutionnaire ? Je donnerai ma réponse personnelle, qui, peut-être, n'est pas valable généralement, pour tous : ceux qui se réclament du marxisme révolutionnaire. Sous l'effet d'une formidable offensive multiforme de la bourgeoisie et de toutes les forces conservatrices ou carrément réactionnaires de ce monde, la phalange des marxistes révolutionnaires s'est rétrécie et a du mal à se maintenir et surtout à se défendre adéquatement à mon avis c'est là « une traversée du désert » conjoncturelle, passagère. Les raisons en sont multiples et j'y reviendrai.

Mais revenons à mon cas personnel. Pourquoi suis-je marxiste révolutionnaire ? Il faut commencer par le terme révolutionnaire. Être révolutionnaire signifie pour moi avoir opté pour une attitude éthique et philosophique de l'individu placé dans le monde concret actuel. On devient révolutionnaire, c'est-à-dire partisan d'un changement social radical, en prenant conscience de la réalité du monde où nous vivons, du monde inacceptable où nous vivons.

Je crois que l'homme a un penchant inné vers le dépassement perpétuel de soi-même, vers un absolu. Ce penchant d'ordre avant tout éthique ne saurait être satisfait par le spectacle du monde actuel dans lequel, de manière évidente, pour un esprit un tant soit peu attentif et critique, règnent une exploitation et une oppression multiformes de l'homme par l'homme, bref un ordre social inacceptable.

On commence par rejeter éthiquement ce monde, à vouloir le changer et le changer radicalement. On s'engage ainsi dans l'attitude et le comportement d'un révolutionnaire. Car être révolutionnaire c'est ne pas subir passivement la réalité sociale mais lui résister activement. On lui résiste d'autant mieux que par une formation philosophique et théorique on parvient à fonder sur des bases plus solides le rejet éthique de la réalité du monde, en parvenant à comprendre les raisons profondes de cet état des choses, et en s'appropriant les moyens pour dépasser cette situation. La pensée théorique critique aidée par l'imagination créatrice peut contribuer à cet acte libérateur de l'individu révolté, et le transformer en un révolutionnaire conscient stable.

Je considère comme un faux problème une discussion qui a eu lieu parmi les marxistes et dans d'autres courants révolutionnaires : celle de savoir si par exemple Marx, dans son devenir de révolutionnaire, fut motivé par des raisons éthiques et philosophiques ou carrément « scientifiques ». Car cette question revient à déterminer s'il y a eu, à un moment, « rupture » brutale qui a transformé une pensée imbue des considérations éthiques et philosophiques en pensée véritablement « épistémologique » ?

Je récusé cette question car pour moi il est évident qu'un intellectuel s'occupant du social, c'est-à-dire de la société et de l'homme social, à tendance à devenir révolutionnaire poussé tout d'abord par la perception qu'il a du spectacle inacceptable de ce monde, quitte à fonder par la suite sur des bases plus « rationnelles » et « scientifiques » la critique et le dépassement possible de cette société.

La sociologie révolutionnaire comporte nécessairement une dimension éthique, aussi bien par la constatation de l'état social actuel, que par sa tendance légitime à vouloir dépasser cet état.

La soi-disant sociologie « objective » est au fond une prise de position qui soit esquivé la réalité profonde actuelle, soit se contente d'analyser des « structures » partielles, secondaires, du social, auxquelles abusivement elle attribue une importance très exagérée aussi bien dans l'histoire que dans le présent de la société humaine.

On devient donc révolutionnaire par l'éthique et on se stabilise sur cette position par la pensée philosophique, théorique, critique et imaginative à la pensée philosophie, théorique, critique, et imaginative. Celle-ci permet non seulement de comprendre le pourquoi du fait social, mais également d'esquisser les moyens pour le dépasser. C'est ici qu'apparaît le rôle du marxisme. Je place le marxisme dans la série des trois découvertes capitales du XIX^e siècle, qui ont démystifié respectivement le fait biologique, social et psychologique de l'homme: les œuvres de Darwin, de Marx, de Freud. L'essentiel dans ces domaines - origine biologique, réalité sociale, connaissance intime de l'homme - a été dit par ces trois grands penseurs, indépendamment de leurs limitations historiques inévitables et du progrès accompli depuis par les sciences.

Tout le fatras, toutes les tentatives en apparence très « scientifiques » faites actuellement par certains pour reléguer ces penseurs et particulièrement Marx aux « archives de l'histoire », les dépasser et même carrément les annuler, font partie à mon avis de la gigantesque offensive idéologique des forces de conservation de ce monde, qu'elles soient ou non conscientes de leur but.

Car il ne s'agit pas de défendre la totalité de la pensée de ces hommes, comme celle-ci fut exprimée dans leurs écrits successifs, ni prétendre que cette pensée à tout résolu, tout couvert. Une telle conception du « penseur héros » n'a surtout rien à voir avec le marxisme de Marx.

Chaque penseur, même le plus « génial », appréhende certains aspects du réel infini dans sa complexité et richesse, qu'il s'agit par la suite de compléter constamment. Mais si ce penseur est arrivé à saisir des aspects importants du réel, du phénomène, et de la « chose en soi », qui nous permettent de comprendre mieux ce réel, et être ainsi capables d'agir sur lui plus efficacement, il a déjà accompli l'essentiel de ce qu'on peut attendre d'un homme en son temps.

Un marxiste peut bien comprendre qu'aucune pensée n'est capable de saisir la totalité du réel, et que le « marxisme » est au fond une théorie et une méthode « scientifique » expérimentale appliquée dans l'étude du fait social de masse, en vue de le transformer. Le fait social de masse est un sujet scientifique qui ne peut pas être examiné à la manière des objets des sciences dites « exactes », de la nature, actuellement basées de plus en plus sur la théorisation mathématique. Le fait social de masse est par sa nature mobile dans le temps et complexe dans sa structure. Il est

d'autre part influencé par son observateur, sa culture, son contexte social et historique précis, qui déterminent entre autres une approche éthique et philosophique de ce sujet.

Mais une fois admises toutes ces caractéristiques et limitations d'une approche « scientifique » du fait social, on ne saurait pour autant minimiser l'énorme efficacité pratique du raisonnement et de la méthodologie marxiste afin de démystifier le fait social de masse, de le connaître mieux, et d'être ainsi capable de le transformer.

Le critère de toute connaissance et méthode concernant le réel, est, comme l'affirme le marxisme, la praxis. La praxis qui nourrit constamment la connaissance, la théorie, la méthode, et qui vérifie leur efficacité relative, mais réelle.

De ce point de vue je ne trouve aucune raison suffisante pour rejeter la conception réelle du dit « matérialisme dialectique », qui constitue la base philosophique du marxisme.

Selon cette conception, à mon avis toujours parfaitement valable, il y a une réalité extérieure à l'ego, à l'être pensant de l'homme, et qui tout en étant très complexe, peut être progressivement connue par l'homme grâce à la totalité de ses capacités, sens, raison, facultés psychiques diverses, découvertes surtout par Freud.

Quand nous disons que cette réalité extérieure complexe peut être progressivement connue, nous voulons dire que le processus de la connaissance est infini, ne s'arrête jamais, et que la connaissance est certes toujours historiquement limitée.

Mais elle est en même temps réelle, car elle nous permet d'agir avec une efficacité accrue sur cette réalité extérieure, et la transformer dans un sens conforme à nos désirs et à nos besoins. Elle constitue donc une prise réelle, quoique toujours limitée, sur la « chose en soi » de la philosophie idéaliste.

Il est à la mode aujourd'hui de relativiser à l'extrême la connaissance scientifique de la réalité extérieure et même de faire revivre le déisme sous toutes sortes de formes nouvelles. Il est à la mode de donner l'assaut à la « causalité », au « déterminisme », aux « lois » et autres concepts élaborés par la science afin de faire progresser la connaissance de la réalité extérieure.

De nouveaux concepts apparaissent comme celui du désordre, de l'autonomie, de l'auto-organisation, etc. mis en avant par des scientifiques, comme Ilya Prigogine ou d'autres, qui insistent d'un côté sur la complexité du réel et de l'autre sur la relativité de sa connaissance.

Mais un marxiste tenant du « matérialisme dialectique » est parfaitement préparé pour accepter toute nouvelle définition de la matière, toute nouvelle avance dans sa complexité, toute nouvelle relativité de nos connaissances concernant ces questions.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille se résoudre à la conclusion que ces connaissances ne constituent pas une avance dans notre efficacité sur le monde extérieur, efficacité vérifiée par la praxis, ni qu'il soit nécessaire de recourir à des facteurs d'ordre métaphysique pour progresser davantage dans cette direction. Par exemple, l'idée que le « déterminisme » n'est plus valable quand on s'éloigne de l'équilibre, que les lois de la nature sont universelles, à proximité de celui-ci, mais spécifiques si l'on s'en éloigne, influencées par l'observateur qui, pris dans « l'irréversibilité » du temps et la complexité du contexte, ne peut jamais répéter dans les mêmes conditions une expérience, etc., ces idées ne signifient nullement pour un marxiste matérialiste dialectique une mise en cause de l'efficacité de l'être humain, capable par l'ensemble de ses facultés de progresser dans la connaissance pratique du réel. Elles signifient simplement que la complexité du réel oblige l'homme

relativiser chaque fois ses certitudes, et à utiliser de nouveaux concepts, pour progresser dans la connaissance. Ce qui est exact, c'est qu'on ne peut prendre aucun concept de la matière ou de la réalité comme définitif, aucun procédé de la pensée de l'homme comme définitif dans son effort à approfondir le réel. C'est en réalité le défaut d'une approche matérialiste dialectique de la réalité qui sème le désarroi dans beaucoup d'esprits, scientifiques ou non, dès qu'ils perdent leurs certitudes d'ordre rigide, mécanique, dogmatique, ou carrément métaphysique, devant la complexité du réel, et la relativité historique de la connaissance humaine.

Un marxiste peut parfaitement comprendre la nécessité absolue de suivre le développement des sciences de la nature, de tenir compte de leurs progrès réels, d'incorporer ceux-ci dans ses connaissances, sa méthodologie, et son argumentation et être ainsi capable de dialoguer avec les adversaires, conscients ou inconscients, du marxisme.

Par le fait que les marxistes ont eu pendant longtemps s'occuper de « l'actualité de la révolution » valable jusqu'au lendemain de la 2^e guerre mondiale, par le fait également de la dégénérescence réformiste ou bureaucratique du mouvement ouvrier se réclamant du marxisme, et plus particulièrement de la dégénérescence bureaucratique de l'URSS, le marxisme a négligé le combat idéologique sur les plans scientifique et philosophique. Il est certes grand temps que ce retard, très préjudiciable au marxisme, soit comblé !

Un marxiste révolutionnaire est philosophiquement tenant du « matérialisme dialectique » et politiquement et socialement tenant du « matérialisme historique ». Cette dernière conception a également besoin d'être clarifiée et défendue, devant l'assaut des idéologies néo-bourgeoises conservatrices ou carrément réactionnaires. On accuse le marxisme d'« économisme vulgaire », de « déterminisme historique » découlant d'une simple idéologie prédéterminée, d'une conception même « totalitaire » de la société. Pour employer un langage « moderniste », je vais me référer au concept à la mode, d'origine mathématique, de « structure », c'est-à-dire un ensemble structuré d'éléments dotés d'un certain nombre de qualifications qui permettent de définir quelles opérations sont possibles sur ces éléments. Structures par exemple de la langue, structures de la parenté, chères à Levi-Strauss, structures trifonctionnelles de l'historien français Georges Dumézil, etc.

Il s'agit chaque fois de minimiser l'explication du processus historique du social, par la référence primordiale à la « structure économique » c'est-à-dire au rôle capital que joue la manière dont les hommes à chaque étape historique produisent et reproduisent leur vie matérielle.

Que les rapports sociaux ne soient pas seulement déterminés par ce facteur, aucun marxiste fidèle à la pensée et à la méthodologie de Marx ne songera à le nier.

Mais on ne doit pas non plus exagérer l'importance des signes linguistiques, ou des structures de parenté, des mythes, des idéologies, pour déchiffrer et expliquer le devenir historique et sa complexité, au détriment des « économiques », c'est-à-dire de la façon dont les hommes à chaque époque résolvent la question de leur vie matérielle, des forces productives qu'ils utilisent, de la division du travail qu'ils établissent, des rapports correspondants entre dirigeants et dirigés (les rapports sociaux), de son influence sur l'État et l'idéologie. Agir ainsi serait réduire la détermination décisive du total complexe aux spécificités du partiel, comme dans le domaine de la compréhension de la nature par l'apport de toutes les nouvelles découvertes des sciences, concernant la « matière », ses « structures » et ses comportements, « déterministes » ou « probabilistes » etc.

Un marxiste peut bien comprendre l'influence de telle ou telle « structure », de tel ou tel facteur d'ordre par exemple religieux, culturel, idéologique, sur l'évolution de la société humaine, et en tenir compte quand il s'agit de décrire et d'expliquer une situation historique donnée. Tout n'est

évidemment pas réductible au simple « économique », mais enlever à ce dernier son influence décisive dans la formation et l'évolution du fait social de masse, c'est faire œuvre de mystification « antiscientifique ».

Peut-on vraiment comprendre mieux les sociétés primitives en se référant essentiellement au fait religieux ou aux structures de parenté, ou aux mythes, sans mettre en lumière les fondements économiques de ces sociétés, les forces productives dont elles disposaient, la division de travail et bientôt des classes qui en résultent, ainsi que le rapport social global des dirigeants et dirigés ?

Pour les sociétés plus modernes, esclavagistes tardives, féodales et capitalistes, la réponse est plus facile et même évidente. Mais même dans ces cas, on incrimine le marxisme d'un réductionnisme économique simplificateur.

Cependant les marxistes qui ont su utiliser l'instrument gnoséologique et méthodologique du marxisme avec talent et ingéniosité ont pu donner, dans des œuvres comme *Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte* (Marx) ou *L'Histoire de la révolution russe* (Trotsky), des fresques historiques d'une grande richesse qui ne se réduisent nullement à l'économique.

Le marxisme ne peut sérieusement être tenu pour responsable du caractère effectivement mécanique, dogmatique, appauvrissant de nombre d'œuvres écrites par des « marxistes ».

Dire enfin que le marxisme est une « idéologie totalitaire », sous prétexte qu'il constitue par exemple la « religion » officielle des États bureaucratiques de l'Est, c'est comme si l'on voulait rendre le christianisme primitif responsable de l'Inquisition, ou Nietzsche responsable du nazisme. Les idées, les doctrines, une fois élaborées et lancées dans la société et le torrent de l'histoire, risquent d'être accaparées par des forces sociales et politiques diverses qui les utilisent pour leurs propres intérêts.

Le marxisme, théorie scientifique expérimentale, appliquée au fait social de masse, nourrie de l'expérience sociale totale, vérifiée dans la praxis, est une théorie hautement critique. Ce caractère critique s'applique elle-même, à sa propre histoire et à ses péripéties, partir du moment où elle est accaparée par les forces vivantes, contradictoires, en lutte, de la société.

Peut-on oublier que toute l'œuvre de Marx est orientée vers deux buts : la suppression de l'exploitation du travail humain par le Capital, et l'abolition de l'État ?

Peut-on oublier que le but final est la création des conditions propices au plein épanouissement de l'individu social ? Ce combat de Marx est toujours à mener.

Car malgré les progrès, conjoncturels du reste, de la démocratie politique dans quelques pays du monde et malgré l'enrichissement incontestable de la société, celle-ci reste très divisée aussi bien dans son « centre » que sur sa « périphérie », entre exploitants et exploités, entre oppresseurs et opprimés. Jamais on n'a connu une telle concentration de la richesse et du pouvoir par une minorité ni une masse si immense de producteurs et de citoyens, exclus pratiquement du bien-être et de la possibilité de gérer démocratiquement la société dans laquelle ils travaillent et vivent.

Quelle est donc concrètement, quoique sommairement, la situation actuelle du monde? Les pays avancés de l'Occident pris dans l'engrenage de l'interminable crise générale et économique de leur système capitaliste, sont en train de produire une société « duale ». C'est-à-dire une société dans laquelle une partie de la population vit bien, certains même très bien, avec des emplois stables, bien rémunérés, accomplis dans des conditions confortables, tandis qu'une autre partie est vouée au chômage structurel, ou au travail instable, temporaire.

Plus la société capitaliste s'enfonce dans la phase caractérisée par la machinerie automatisée généralisée, qui chasse le travail individuel de l'homme et le remplace par des systèmes de production automatisée, plus se développe cette société « duale » y compris dans les métropoles.

Cette société baigne d'autre part dans l'immense océan du tiers-monde où le rapport entre privilégiés et masses sans travail ou paupérisées est diamétralement contraire au rapport existant dans les métropoles.

Quant au pouvoir, jamais il n'a autant été l'apanage de cercles très restreints, fermés, qui contrôlent la richesse, sa distribution, les armes, l'environnement, la culture dispensée aux masses, la paix ou la guerre, les destinées de notre monde, le menaçant des pires catastrophes, comme le serait la guerre atomique ou une détérioration encore plus grave de l'environnement.

Certes, la situation n'est pas meilleure à l'Est, où règne le pouvoir, également incontrôlé, de la bureaucratie d'État.

Le combat libérateur de Marx est donc à mener partout. Ce combat doit tendre actuellement à instaurer une véritable société mondiale démocratique, gérée par les producteurs et les citoyens, et dont les conditions matérielles et humaines existent pour la première fois dans l'histoire.

Car les nouvelles forces productives permettent que le temps du travail socialement nécessaire soit réduit à un minimum, ce qui augmente le temps libre, condition de l'épanouissement complet de l'individu social.

En même temps ces nouvelles forces productives de la machinerie automatisée généralisée impliquent un développement croissant de la qualification professionnelle et culturelle générale des travailleurs et des citoyens.

Le temps historique est donc venu qui permet d'envisager l'instauration de la république autogérée mondiale, qui est le contenu concret et unique du terme « socialisme » à notre époque.

Le combat pour cette république autogérée sera mené dans les pays capitalistes avancés, non pas par l'ancienne alliance prolétariat-paysans, mais par celle des travailleurs traditionnels, des couches nouvelles de travailleurs et d'adhérents aux nouveaux mouvements sociaux, comme celui des femmes, ou d'autres catégories d'oppressions sexuelle ou nationale.

Car la république autogérée sera le résultat d'une révolution, c'est-à-dire d'une transformation sociale radicale, plus profonde et plus riche que la révolution strictement de « classe », abolissant toutes les formes d'exploitation et d'oppression. La république autogérée se situe au-delà (en même temps qu'elle l'englobe) de la république des conseils, des soviets, qui correspondait à une époque où la scène révolutionnaire était dominée par le rôle du prolétariat traditionnel.

La république autogérée correspond à un autre niveau de socialisation de la production et des services, ainsi que de culture générale de la société. Elle sera donc administrée par des organes sociaux, collectifs, intégrés, aussi bien sur le plan de la production et des services que de la politique.

S'agit-il encore d'une « utopie », ou bien d'une solution sociale qui découle de l'analyse théorique critique, aidée par l'imagination, de la réalité actuelle et de la praxis révolutionnaire des masses ?

Nous sommes fermement pour cette deuxième réponse : les hommes, comme l'affirmait Marx, subissent mais créent aussi leur histoire. Un marxiste révolutionnaire est persuadé que les conditions actuelles concrètes du monde, telles qu'il les analyse et les comprend, pousseront inévitablement les hommes à chercher une issue en direction de la république autogérée mondiale.

La permanence d'une phalange de marxistes révolutionnaires dans le mouvement politico-social global et radical contemporain en est une preuve. Elle représente en effet toujours la conscience la plus aiguë de la nécessité du changement social radical, de la volonté de l'homme d'agir résolument dans cette direction.